

## XYZ. La revue de la nouvelle



### La dame en noir

Pierre Karch

Numéro 63, automne 2000

Apparences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Karch, P. (2000). La dame en noir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 44–47.

## La dame en noir

Pierre Karch

**C**harles-Édouard se retrouvait sur le trottoir de la 42<sup>e</sup>, là où il l'avait quitté deux heures plus tôt. Il faisait nuit maintenant, et une pluie froide, plus agaçante que sérieuse, rendait plus vive encore la lumière des néons au-dessus desquels il n'y avait que du noir, le ciel — s'il y en avait un ici — se confondant dans la masse des pierres grises que rien ne pouvait laver. « Une ville, c'est toujours sale », pensa-t-il, se rappelant ce que le curé de campagne de Bernanos avait dit d'une église ou d'une paroisse. La pluie n'avait chassé personne, semblait-il, chacun traînant ses désirs sur les trottoirs mouillés, ralentissant devant chaque vitrine pour se réchauffer l'imagination.

Plus loin se trouvait la gare routière de New York. Charles-Édouard ne la voyait pas encore mais, comme le danger ou le salut, il la sentait toute proche. À quoi bon hâter le pas ? Son car ne partait pas avant minuit ; il n'était pas encore onze heures. Ne pas trop tarder cependant avant d'acheter un billet, non, bien sûr. Un aller simple. Mais pas de presse pour faire la queue. N'importe quel fauteuil dans le car serait bon. Douze heures dans l'obscurité. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire d'être assis près d'une fenêtre ou au bord de l'allée ? Pourvu qu'on lui fiche la paix. Surtout pas de voisin curieux qui, par quelques questions, réussit à déterrer ce qui pourrissait de votre passé que vous aviez cru enfoncé dans l'oubli pour toujours. Ce n'est pas parce qu'on est dans la noirceur qu'on a pour autant envie de se confesser.

Plutôt que de faire le piquet, Charles-Édouard retrouva la 42<sup>e</sup>. Tant de lumières, se dit-il, ébloui, pour attiser des passions éphémères qui, dans des frissons partagés mais anonymes, brûlent sans flamme dans l'obscurité.

Le car était maintenant au quai. Les passagers présentaient leur billet au chauffeur, puis montaient. Charles-Édouard fermait la marche. À bord, il repéra presque aussitôt deux places vides. Sur le siège près de la fenêtre se trouvait toutefois un livre

de poche. Ce n'était sans doute pas ce qu'il avait espéré, mais cela pouvait aller : quelqu'un qui prévoit lire parle peu, se rassura-t-il, en prenant le fauteuil voisin. D'autres voyageurs arrivèrent. Le car finit par se remplir. Quelques secondes avant l'heure prévue pour le départ, une dame monta, se rendit jusqu'à l'arrière, puis redescendit. Quand Charles-Édouard la revit, elle était accompagnée du chauffeur qui lui demanda si la place près de la fenêtre était libre.

*« I dunno. I thought someone left this book to reserve the seat. »*

Comme le car allait partir, le chauffeur fit signe à la dame de prendre la place. Charles-Édouard enleva le livre. C'était un roman de Graham Greene, auteur dont il n'avait pas retenu le nom, même s'il avait vu une adaptation cinématographique d'un de ses récits.

Debout, Charles-Édouard examina rapidement la femme qu'il laissait passer devant lui. Elle était jeune, c'est-à-dire moins âgée que lui, trop mince, auraient dit certains, ce qui accentuait l'arête de son nez. Complètement vêtue de noir. Une veuve italienne, conclut-il, en la regardant s'installer sans qu'elle lui dise un mot ni pour s'excuser ni pour le remercier de s'être dérangé pour elle. Je vais passer douze heures avec une veuve italienne, à moins qu'elle ne soit portugaise ou grecque.

Le car s'enfonça bientôt dans le tunnel Lincoln. La 42<sup>e</sup> semblait déjà bien loin, comme un rêve au moment du réveil. Sa voisine ne bougeant pas, Charles-Édouard tourna la tête vers elle, croyant qu'elle dormait. Elle se tenait droit, les épaules et la tête éloignées du dossier, et fixait la route comme si c'était elle qui conduisait. Charles-Édouard se rappela avoir vu, dans un train, une femme âgée, une fermière, se tenir ainsi durant toute une nuit, un panier d'osier sur les genoux. La dame en noir n'avait pas de panier, mais une boîte sur ses genoux. Allait-elle porter cette boîte toute la nuit ? Allait-elle aussi loin que lui ? Avait-elle d'autres bagages ?

Au premier arrêt, si elle ne dormait pas et qu'elle ne descendait pas, il lui offrirait un café. Noir, le café, précisa-t-il, comme le reste, étonné de pouvoir faire de l'humour là où il n'y avait

vraiment pas de quoi rigoler. Le sourire, à peine esquissé, le ramena à la 42<sup>e</sup>. Il n'y a pas de 42<sup>e</sup> à Toronto, ni à Montréal, ni à Vancouver. Il y en avait peut-être ailleurs, à Chicago ou à Los Angeles par exemple, mais des U.S.A. il ne connaissait que New York.

Le car ne s'arrêta qu'une fois avant Albany. Charles-Édouard n'avait toujours rien dit à sa voisine qui n'avait pas bougé. Lui avait tenté de dormir sur une oreille et puis sur l'autre. S'il avait pris la place près de la fenêtre, il aurait pu s'y appuyer et peut-être aurait-il fait un somme. Demander à la femme en noir d'échanger leurs places? Il y renonça, même si elle ne donnait aucun signe de fatigue ou de départ.

Que pouvait bien contenir la boîte? Si la dame en noir traversait la frontière, il le saurait car, aux douanes, on fouille les bagages de ceux qui voyagent par car, plus suspects, de toute évidence, que les automobilistes. Pourquoi? On doit les juger plus pauvres, donc capables des dernières extrémités pour sortir de leur condition. Patience donc, s'encouragea-t-il, tu sauras bientôt.

À la frontière canadienne, comme prévu, on fit descendre tout le monde, on ouvrit toutes les valises, on fouina dans les sacs. Quand la dame en noir présenta sa boîte, le douanier baissa les yeux et fit non de la tête. Il ne toucha pas davantage aux trois valises.

Dans le car, les conversations fusaient de toute part, comme si chacun sentait qu'il venait d'échapper à un danger commun. La femme en noir, elle, ne changea rien ni à sa conduite ni à son mutisme.

Porte-t-elle les cendres de son mari, de son père, d'un proche? Cette boîte pourrait, en effet, contenir une urne cinéraire. Charles-Édouard comprit alors le geste inattendu du douanier superstitieux qui n'avait sans doute pas voulu prendre le risque d'échapper l'urne ou d'éternuer dans les cendres. Cette femme fait son devoir. Elle offre une nuit de silence au défunt. Jamais lui serait-il venu à l'esprit que les cendres pouvaient être celles d'une femme : mère, sœur ou fille.

Un amant? On pouvait facilement imaginer cette femme remarquable vivant avec son mari, tout en gardant dans leur cham-

bre les cendres de l'homme qu'elle continuait d'aimer au delà de la mort, fidèle aux deux hommes qui avaient marqué sa vie au fer et au feu.

Quand le car entra en gare à Toronto, Charles-Édouard se rappela avoir vu un film dont le titre lui échappait, mais dans lequel Maggie Smith voyageait en train avec les cendres de son mari mêlées à de l'héroïne. Se pouvait-il que la dame en noir... ? Il comprit tout à coup le pourquoi de ce théâtre et aurait bien voulu mettre le nez dans ses valises. Que les gens sont naïfs ! Même un douanier n'échappe pas à la ruse.

Il ne pleuvait pas à Toronto. Charles-Édouard leva les yeux vers le ciel bleu que traversaient quelques nuages blancs. Midi sonnait à l'hôtel de ville.